

III

LA « TRADITION » DES RABBINS ET DES PRESBYTRES JUSQU'À PANTÈNE MÉTHODES ET TECHNIQUES

PAR

MARTINIANO RONCAGLIA

La découverte des rouleaux de la Mer Morte a soulevé une quantité considérable de problèmes tout en apportant une meilleure compréhension de la vie de la Palestine pendant la période du Judaïsme tardif et une meilleure évaluation des premières origines chrétiennes. Il n'est pas possible d'avoir une idée exacte du Christianisme naissant sans avoir saisi d'abord les réalités, les pratiques et la mentalité du milieu juif auquel il doit ce qu'il est encore de nos jours, malgré l'évolution et les contaminations culturelles de tout genre. Ce principe historique n'est pas nouveau, mais il a acquis dernièrement une nouvelle importance qui lui viennent des nouvelles nuances. Alexandrie et la côte de la Cyrénaïque, dans leurs origines chrétiennes sont intimement liées aux juifs de la Diaspora égyptienne qui, à leur tour, avaient partie liée avec ceux de la Palestine. Cette constatation requiert une connaissance préalable du Judaïsme palestinien. La transmission de l'évangile dans le giron du Christianisme de la première heure a suivi un processus technique similaire à celui qui était en usage chez les Rabbis pour la transmission de la Loi orale dans les écoles rabbiniques. Nous distinguons entre transmission de la Loi orale et transmission orale de la Loi. Nous ne pourrions donc pas saisir la tradition ou transmission orale de l'évangile sans connaître les méthodes de tradition ou transmission de l'évangile oral calquées (par la force des circonstances) sur les mêmes méthodes employées pour la transmission de la Torah orale et écrite dans la Palestine juive pendant le premier siècle de notre ère (1). Le fait

(1) BIRGER GERHARDSON, *Manuscript and Manuscript, Oral Tradition and Written Transmission in Rabbinic Judaism and Early Christianity* (Acta Seminarii Neotestamentici Upsaliensis, XXII). Lund 1961.

que la tradition juдаique était plus ancienne et que la tradition chrétienne venait de naître ne joue aucun rôle, car ce détail chronologique est un pseudo-problème: en effet, nous savons que le Christianisme des origines palestiniennes ne se considéra que comme faisant partie ou bien comme une prolongation de la Synagogue et ensuite comme remplaçant la Synagogue « infidèle » avant de prendre une position d'abord sectaire et ensuite indépendante, voire hostile, face à la Synagogue sa mère. Cela fait que les usages, la mentalité, les méthodes et les techniques de tradition et de transmission (tradition orale et transmission écrite) forment un héritage juдаique typiquement sémitique qui influencera les méthodes et les techniques de la παράδοσις (= tradition) des Presbytres (judéo-chrétiens) d'Alexandrie et d'ailleurs (1). Une partie de ces traditions orales alexandrines nous sont connues entre autres grâce à la liberté que Clément d'Alexandrie s'est pris vis-à-vis d'une méthode de tradition orale qui révélait déjà au II^e siècle son inefficience: une bonne partie de ces traditions orales il les avait reçues directement de la bouche de son vénéré maître, Pantène.

Pour rebrousser chemin, commençons par faire remarquer que la plupart des matériaux d'alluvion de l'évangile vient de la Torah et des traditions juives dans la méthode traditionnelle la plus pure de la *halakha* juive. Avec l'évangile c'était tout un matériel alluvial juif qui venait transmis oralement d'emblée avec les méthodes et les techniques de la tradition, spécialement de l'école des *tannaim* ou *sonim*.

La distinction entre tradition orale et transmission écrite de la Torah n'est pas simple. Pour la Torah écrite fonctionne en quelque sorte une voie orale en ce qu'elle est exactement apprise par cœur. Nous avons là un texte définitivement (ne varietur) mémorisé en vue de son emploi dans maints contextes d'étude, malgré que par son caractère officiel elle doit être lue en publique sur un livre. Le revers de ce paradoxe est que la Loi orale est souvent écrite pour l'usage privé, comme font les étudiants qui prennent des notes pour en faciliter la répétition ou pour s'assurer de sa rétention exacte pendant l'étude. Encore faut-il faire attention à ne pas confondre la Loi juive écrite ou orale avec la loi grecque orale ou écrite. La « loi orale » des Grecs était une loi non écrite dans le sens qu'elle était une « loi naturelle », même si de nature

(1) J. RANFT, *Der Ursprung des katholischen Traditionsprinzips*. Würzburg 1931. Elle sera transposée par Irénée de Lyon, mais toujours dans un contexte judéo-chrétien « romanisé », alors que Tertullien l'insérera dans le principe de la « praescriptio » du droit romain.

universelle ou dépendante de la tradition coutumière. Pour les Rabbis la différence entre les deux se trouve dans la méthode de la transmission qui se trouve explicitée spécialement dans la terminologie distincte par rapport à chacun de ses objets: l'Écriture est toujours *lue* (*karoh*), tandis que la Mishnah est toujours *étudiée* (*shanoh*). C'est aussi grâce à cette méthode que la fixation d'un *textus receptus* de l'Écriture était déjà un fait accompli avant la période tannaïque. Un rôle très important dans la préservation du texte a été joué par l'enseignement élémentaire et par le service liturgique. Toutefois le soin apporté par la transmission verbale, statique et immuable, *ne varietur*, n'a pas empêché la tendance générale vers des adaptations diverses, dynamiques du contenu de la lettre du texte. Les Rabbis, ainsi que Jésus, les Apôtres, les Pères Apostoliques et les Alexandrins comme Pantène, Clément d'Alexandrie, Origène, etc. ont employé le texte de l'Écriture dans toutes ses virtualités spirituelles, analogiques, anagogiques, allégoriques, et autres. Le respect avec lequel chaque lettre du texte a été scruté pour des buts didactiques et pédagogiques trouvait sa raison d'être aussi dans la conviction toujours croissante que chaque mot contenait un sens caché, *قريب* diraient les cheikhs musulmans, un *μυστήριον*: cela contribua d'une part énormément à éviter des distorsions verbales conscientes même si on n'a pas toujours su éviter des distorsions exégétiques, et d'autre part on arriva plus tard à une sorte de culte magique du mot et de la lettre en elle-même, et on aura ainsi la Kabbale, domaine du *Parâs* (même mot, étymologiquement, que Paradis), terme qui a pris, dans le langage des Docteurs d'Israël, le sens particulier de « domaine réservé de la connaissance ésotérique ». La tentative la plus récente de prouver le rapport entre le *Midraš ha-Ne'elam* et ses prétendues sources dans les vieux midraschim alexandrins de la part de Samuel Belkin a échoué (1), mais cela n'empêche pas que ses sources soit très anciennes. Entre parenthèses soit dit que la Kabbale, aussi bien adoptée, combattue ou prudemment mise entre guillemets, ne laisse pas d'être un facteur de grande importance non seulement dans la spiritualité du Judaïsme, mais encore dans son histoire événementielle et sociale. D'autre part, et ceci non plus n'est pas sans importance, il en a été tenté, pendant près de quatre siècles, des interprétations chrétiennes (2).

(1) RABBI ZVI WEINBLOWSKY, *Philo and the Zohar*, dans *Journal of Jewish Studies* 10 (1959), 23-44, 113-135.

(2) GREGORIUS G. SCHOLZ, *Reife der Kabbala*. Jérusalem 1948, ensuite: *Ursprung und Aufstieg der Kabbala*. Berlin 1962. Du même auteur voir aussi: *Les Grands Courants de la Mystique juive*. Paris 1968.

Comment transmettait-on la Torah orale? Il y eut des spécialistes pour ce genre de transmission orale qui dépasse de beaucoup le *ḥaḥiz* du Coran. La Torah orale était formulée par une méthode fixe, comme si elle était écrite (ce qu'elle était en effet). Sur le matériel de ce texte de base, se développa une tradition interprétative, qui eut ses spécialistes aussi ou ses experts en interprétation du texte oral comme s'il s'agissait du texte écrit lui-même. Cette distinction nous paraît subtile, avec nos méthodes livresques du XX^e siècle, mais elle exista, et elle fut la tâche propre des *Tannim* qui étaient une espèce de bibliothèque religieuse ambulante. Ils mémorisaient le texte et pourvoaient à la reproduction « mécanique » littérale du matériel du texte oral selon les exigences des programmes d'étude des écoles rabbiniques. De ce genre d'école il y en avait une gamme très variée qui allait de l'enseignement le plus rudimentaire jusqu'à l'enseignement supérieur et érudit. Toutefois elles avaient toutes une chose en commun: d'abord les étudiants devaient apprendre l'Écriture par écrit (un proverbe dit que celui qui transcrit lit trois fois!), et seulement après qu'elle s'était bien fixée graphiquement dans la mémoire on commençait le travail qui devait permettre de la comprendre. Dans tout cela, rien de particulier pour les écoles rabbiniques, car c'était là la méthode générale — quelques variations près — de l'enseignement dans l'Antiquité. La mémorisation a toujours été (sauf dans les temps modernes) la méthode primitive et naturelle pour apprendre.

Rabbinisme et Hellénisme avaient beaucoup de points en commun ou de contact dans leurs méthodes et dans leurs techniques didactiques sans que cette constatation nous pousse à affirmer des influences directes et explicites (1). Toutefois c'est de ces contacts plus ou moins directs qu'il faut rechercher le dynamisme dialectique qui, à un moment donné, commença à constituer la force des Rabbins dans leur lutte contre les infiltrations hellénistiques elles-mêmes, grâce surtout aux méthodes de la rhétorique. D'autre part, la différence qu'il y avait entre un

(1) Les rapports entre l'hellénisme et la diffusion de la langue grecque en Palestine ont été mis en lumière par Samuel LIEBERMAN, *Yevanit te-gomant be-Eretz Yisrael*. Jérusalem 1962. L'auteur prouve, entre autres choses, que beaucoup de mots grecs du Talmud et du Midrasch sont en effet des citations, malgré que ce grec rabbinique soit tiré de petits textes grecs peu connus, ce qui indique sans doute la familiarité qu'avaient les Rabbins avec la littérature populaire grecque. Les rapports de langue, d'institutions, etc. ne doivent pas nous entraîner à des conclusions hâtives, car « it is possible for similar institutions to grow up in one and the same cultural area, relatively independent of one another ». GERTHAARDSON, *op. cit.*, 89.

sofer (= scribe, copiste) et un Rabbīn, était analogue à celle qu'il y avait entre un modeste *grammatikos* et un *sophiste* qualifié (1). La récitation et la déclamation d'œuvres classiques formaient le plaisir et affinaient le goût littéraire des écoles tant rabbiniques que hellénistiques. Les méthodes des écoles rabbiniques traditionnelles ainsi que celles des écoles arabes (musulmanes ou chrétiennes) de l'Orient sémitique n'ont guère changé: on y apprend tout par cœur et par déclamation collective. Ces méthodes peuvent être discutées voire rejetées par la pédagogie occidentale moderne, mais elles font encore la preuve de leur solidité en rapport au genre de culture et de civilisation qu'elles doivent transmettre. Cela se passait parmi les Juifs de Palestine (2), et les méthodes des écoles hellénistiques n'étant pas très différentes, nous pouvons aisément comprendre comment les Presbytres judéo-chrétiens d'Alexandrie — dépositaires des « traditions apostoliques » reçues de Palestine — ne se sont point senti désaxés lorsqu'ils commencèrent la catéchèse chrétienne qui devait être originairement calquée sur le type préexistant des écoles rabbiniques et synagogales. Une preuve en est aussi que lorsqu'ils décidèrent de se *moderniser* ou mieux de s'adapter au milieu alexandrin — qui avait certainement des exigences culturelles autres que celles de la Palestine désormais ruinée par les légionnaires romains — ils confièrent à Pantène d'y introduire de « nombreuses réformes », ce qui impliquait l'adoption de méthodes et de techniques didactiques hellénistiques dans l'exposition de la doctrine chrétienne sans pour cela abandonner les méthodes de transmission des « traditions apostoliques » propres au génie religieux sémitique et juif (3). Encore de nos jours, notre théologie malgré son « akute Hellenisierung », s'accommode fort bien des « traditions » apostoliques, de l'apocalyptique judéo-chrétienne, etc. Les *tannaim* ont été comparés aux rhapsodes homériques et l'enseignement sommaire rabbinique aux *kephalaia* et aux *epitomai* des maîtres hellénistiques. Les méthodes mnémotechniques étaient les mêmes, et il ne sera peut-être pas dénué tout intérêt de rappeler que le mot hébreu pour *signe mnémonique* dérive du grec *σημαῖον* = *šē* (4). La pénétration hellénistique

(1) U. SCHINDLER, *Schulen*, dans *Lexikon des Alten Welt*. Zürich-Stuttgart 1963, col. 2735-2740.

(2) GERHARDSON, *op. cit.*, 27, 61, 64.

(3) Une analyse très subtile de la prise de position et de l'originalité de Pantène ainsi que dans son rôle dans les origines du Didascalée d'Alexandrie a été publiée par FRANCESCO PERROTTI-RIDOLINI, *La origini della Scuola di Alessandria*, dans *Rivista degli Studi Orientali* 37 (1962), 211-230.

(4) GERHARDSON, *op. cit.*, 93, 142, 150. Les affinités et les ressemblances ne sont pas toujours des arguments décisifs pour démontrer une dépendance

dans la pensée, les modes de vie, l'onomastique, etc. était si profonde qu'il y eut aussi des défections de Juifs, comme par ex. dans la famille de Philon d'Alexandrie. Les *gymnases* étaient très fréquentés par les Juifs épris de snobisme pour la culture ou mieux pour la mentalité grecque. Non seulement dans un centre comme Alexandrie, mais aussi parmi les colons militaires et les mercenaires juifs établis dans le Fayyūm, les noms grecs des personnes avaient remplacé les noms bibliques (1). L'hellénisation, particulièrement précoce et profonde de l'élément juif d'Égypte dès l'époque ptolémaïque, a rendu presque normal l'abandon de l'araméen en faveur de l'adoption de la langue grecque, bien que l'araméen n'ait jamais disparu complètement même pendant l'hellénisation la plus profonde de la Diaspora juive en Égypte (2) pourtant soumise à mille et une sollicitations.

L'interprétation du texte, le commentaire de l'interprétation, les gloses au commentaire, les épitomés, etc. etc. (phénomène qui est encore bien connu dans la culture religieuse islamique), à un moment donné du processus n'apportent plus rien de nouveau, mais ils gardent leur importance primordiale dans leur contexte culturel en tant que collecteurs de matériaux d'alluvion des différentes générations autour du texte de base et de la tradition primitive. Cela n'implique pas nécessairement que le texte de base soit réélaboré ou bien qu'il doit l'être; on ne peut donc souscrire à l'assertion de ceux qui voudraient que « the text of the Mishnah is never advanced by the earlier Amoraic Rabbis » (3). Il est d'exemples où un Rabbi enseigne à ses élèves une opinion différente de celle qui se trouve dans la Mischnah. Plus, avec Rabbi Akiba l'enseignement rabbinique marque un tournant: l'enseignement n'est plus longtemps limité à transmettre « mécaniquement » ce qu'on a entendu dire (comme dans une sorte d'*isnād*), mais il s'étend maintenant à ce que l'on peut *inférer*.

quelconque, mais ce que nous connaissons maintenant de la Palestine juive, qui nous apparaît aujourd'hui comme faisant partie intégrale de la culture hellénistique, nous offre la possibilité de réviser nos opinions, LEBERMAN, *op. cit.* Il n'est donc plus permis de considérer impunément la Palestine juive et sa culture tannaïque et amoraïque comme une sorte de *harām* imperméable à la culture grecque.

(1) VICTOR A. TCHERIKOVER, *Corpus Papyrorum Judaicarum*. Cambridge, Mass., 1957, I, 27-29; Edda BRESCIANI, *Un papiro arcaico di età tolemaica*, dans *Rendiconti delle sedute dell'Accademia Nazionale dei Lincei*. Classe Scienze Morali, Storiche e Filologiche. Roma 1962, Volume XII, 258-264.

(2) Au dossier très mince de cette époque il faut maintenant ajouter le papyrus publié par Edda BRESCIANI, *op. cit.*

(3) GERHARDSON, *op. cit.*, 97.

C'est pratiquement admettre le principe de la dialectique grecque de la *déduction*, l'inférence étant une opération intellectuelle par laquelle on passe d'une vérité à une autre vérité, jugée telle en raison de son lien avec la première. Ce qui nous paraît tout à fait lapalissien au XX^e siècle, cela ne l'était pas pour les « traditionnaires » juifs, très liés au traditionalisme religieux atavique. Malgré ce « tournant » inauguré par Rabbi Akiba, sa propre Mischnah fut à son tour retransmise et apprise selon les mêmes principes qui l'avaient précédée (1):

D'autre part le problème de la *halakha* anonyme ne peut trouver sa solution en pensant que le Temple constituait une espèce de centre doctrinal catalysateur des traditions du Judaïsme, mais l'on doit plutôt admettre que la Mischnah est en définitive un document hillélite, et ce n'est qu'en suite qu'elle devint de domaine public et connut les scissions. Tant qu'elle était en butte avec l'école de Shammaï pour assurer la suprématie de son groupe, elle dut se défendre contre l'extérieur et toutes ses décisions reçurent une apparence d'unanimité publique et donc d'anonymat, car il ne s'agissait en dernier ressort que de disputes internes entre écoles et où le public n'avait rien à voir. On peut donc inférer que la Mischnah ne serait qu'un recueil abrégé de *halakhot* beaucoup plus longs et plus anciens, tandis qu'il paraît que la Tosefta, par exemple, ne reflète aucunement une *halakha* plus ancienne et plus amplifiée, mais qu'elle sert à expliquer d'une façon plus plénière la Mischnah elle-même.

L'étude de la Torah se faisait la nuit non pas par prescription légale ou par tradition mais par une habitude librement exercée, selon qu'on peut déduire du Seder Passover (2).

Ces méthodes, ces techniques, ces habitudes et ce bagage mischnaïque passèrent aux Juifs-chrétiens et constituèrent la matière brute de ce que devait devenir le Judéo-christianisme dans ses nuances multiples. Un examen des « traditions » attribuées à Pantène et relatées par Clément d'Alexandrie, ainsi que la méthode orale de leur colportage nous plongent dans l'ambiance talmudique. Ces courants judaïques nous les décelons dans la littérature chrétienne, syriaque et alexandrine, encore beaucoup de temps plus tard sans qu'ils aient perdu de leur mordant sur la transmission du message évangélique malgré sa forte hellénisation, et ce qui fut hellénisé persiste encore de nos jours dans

(1) Le Patriarche Rabbi Judah négligeait pour son compte les treize manières différentes de présenter le même enseignement de la Mischnah.

(2) GERHARDSON, *op. cit.*, 237.

notre théologie et dans notre liturgie d'Occident et d'Orient, transmis à travers la théologie alexandrine, sans que nous nous en rendions toujours compte quant à la véritable origine de ces courants, ces idées et ces détails. Il y a ici tout un travail à faire et à refaire sur les textes originaux et sur une documentation encore imparfaite car elle est abandonnée en bonne partie aux jeux des hasards des découvertes papyrologiques et archéologiques. Tout cela doublé d'une connaissance étendue du Judaïsme et de ses rapports avec le monde environnant. C'est ainsi, par exemple, que nous pouvons maintenant commencer à nous faire des idées moins approximatives de l'extension et de l'importance du Judaïsme en Cyrénaïque et donc du Judéo-christianisme extra-alexandrin qui se prolonge à travers le grand véhicule des idées qu'est le désert (1), et c'est dans le désert libyque que nous trouvons des éléments de l'art pré-copte. Pour le rôle de la recherche papyrologique dans ces problèmes nous concluons avec S. Applebaum: «... when a future scholar undertakes the task of updating Tcherikover's theme, he should remember Papyrus Vatican XI, a government survey of the area between Cyrenaica and Egypt carried out in the late 2nd century and containing one or two names of Jewish interest. This district belonged administratively to Egypt when the survey was recorded » (2).

(1) A. TCHERIKOVER, *Ha-Yehudim be-Misraim ba-tekufah ha-hellenistit es-ha-romait le'er ha-papyrologia* (avec le titre anglais suivant: *The Jews in Egypt in the Hellenistic and Roman Periods in the Light of the Papyrological Documentation*). 2^e édition revue. Jérusalem 1963.

(2) S. APPLEBAUM, dans *Bibliotheca Orientalis* XXII (1964), 81-82.